

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-11-01

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNous entrons dans le Honey moon, n'est-ce pas ?

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°204/225-226

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 492, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/400-404

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°177. Jeudi 1er novembre, 7 heures

Nous entrons dans le honey-moon, n'est-ce pas ? C'est charmant de retrouver un honey-moon, toutes les fois qu'on se retrouve, et sans qu'il fasse tort aux moons qui suivent. Je me lève de bonne humeur, par un vent et une pluie épouvantables. Je défie qu'il y ait entre nous de pareils orages. Le soleil est toujours sur notre horizon. Séparés, nous ne le regardons pas toujours ensemble et au même moment, mais il y est toujours. Nous voilà des gens bien heureux, nous avons le soleil et la lune à notre disposition. Il y a deux pays que je voudrais voir avec vous, l'Italie et l'Angleterre, le pays du soleil et celui du brouillard. Je ne sais duquel nous jouirions, le plus vivement. Quel dommage que nous ne voyagions pas ensemble ! Dans la grande voiture de Châtenay. Je ne vous savais pas cette aversion pour les voitures, fermées.

A propos de voyage, lisez-vous dans les journaux les lettres de ces savants que nous avons envoyés chez les Lapons et les Samides ? Ils me paraissent décidés à réhabiliter le Spitzberg, et la bonne compagnie des Esquimaux. A les en croire, ils s'amuse parfaitement. Leurs plaisirs me gèlent. Nous plairions-nous là ? Je dis le Spitzberg nous plairait-il, non pas, nous plairions-nous l'un à l'autre dans le Spitzberg ? Ceci ne fait pas question. Je me suis quelquefois proscrit avec vous en Sibérie. Mais vous la trouviez trop uncomfortable, plus uncomfortable que la maison de Pozzo. Vous me livrez la tournure et les manières de Lord Castlereagh et de Lord Jocelyn, et je vous en remercie. Mais quoique vous les avez trouvés très agréables, n'est-ce pas, et vous avez causé avec eux très volontiers, bons ou mauvais principes. Je vous le pardonne. Mon estime pour les Anglais est devenu du goût, un goût sérieux mais affectueux. Obtenez seulement qu'ils ne se donnent pas tant de peine pour être frivoles.

Que cède-t-on aux Belges sur l'argent ? Car je suppose qu'on leur cède quelque chose puisque les cinq Puissances sont d'accord. Je trouve l'adresse des Etats Généraux belle. Cette ferme adhésion d'un peuple à son Roi, dans une question dont pour son compte. le peuple se soucie peu, mais qui est pour le Roi une question d'honneur, me plaît infiniment. Il sert toujours à quelque chose d'avoir été grand. Les Hollandais l'ont été. Depuis longtemps ils sont bien déçus. Dans tout le 18e siècle, leur politique a été pitoyable, sans dessein, sans consistance, sans dignité, sans autorité ; mais de temps en temps Jean de Witt se redresse et élève la tête hors de son tombeau, comme Farinata degl' Uberti dans l'Enfer du Dante.

J'ai fini hier mes plantations. A forces de vouloir m'y intéresser, j'en viens un peu à bout. Je suis pour le bonheur solitaire comme les Anglais pour la frivolité. Pourtant, je me trémousse. moins. Je me persuade quelque fois que je tiens vraiment à ce que je fais avec cette terre et ces arbres. Mais quand je rencontre quelqu'un qui y tient réellement et de cœur, je me reconnais de glace et je m'humilie. Avant-hier, ma mère m'a querellé parce que j'avais laissé mettre où l'on avait voulu des cerisiers qu'elle voulait ailleurs. Un c'est que cela m'est égal à failli m'échapper. Je l'ai retenu à temps. Si Dieu m'avait laissé mon fils, rien ici ne me serait égal. Que de projets j'avais formés, commencés ! Je les discutais avec lui ; puis, je les lui remettais absolument, sans réserve. Il faisait faire seul, à son gré. C'est charmant de se décharger sur son enfant de tout soin, de toute affaire, de se reposer en le voyant agir, décider, ordonner, vivre en maître et pour son compte, comme il vivra quand on n'y sera plus. Mon fils était si libre avec moi, et si tendre ! Il s'appartenait

bien tout entier à lui-même, et il venait sans cesse à moi. Pardon, Pardon ce que je me laisse aller à vous dire là, je me permets bien rarement de me le dire à moi-même. Pardon.

9 h. 3/4.

Oui, nous avons abusé de l'adieu. Nous approchons du dernier. Adieu pourtant. J'aime mieux l'autre. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-11-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1616>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 1er novembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

69

Nous entrons dans le honey moon, n'est-ce pas ? C'est charmant de retrouver un honey moon toute la fois qu'on se retrouve, et sans qu'il fasse tort aux moons qui suivent.

Je me tiens de bonne humeur, par un vent et une pluie éprouvante. Je défie qu'il y ait entre nous de petits orages. Le soleil est toujours sur notre horizon. Séparés, nous ne le regardons pas toujours ensemble et au même moment, mais il y en a toujours. Nous voilà de gens bien heureux; nous avons le soleil et la lune à notre disposition.

Il y a deux pays que je voudrais voir avec vous, l'Italie et l'Angleterre, le pays du soleil et celui du brouillard. Je ne sais duquel nous jouirions le plus vivement. Quel dommage que nous ne voyagions pas ensemble ! Dans la grande voiture de Châtenay. Je ne vous salue pas cette aversion pour les voitures fermées.

À propos de voyage, lisez-vous dans les journaux les lettres de ces savants que nous avons envoyés chez les Lapérouse et les Samoyèdes ? Ils me paraissent devenus à l'habileté de Spitzberg et la bonne compagnie des Esquimaux. À la en breire, ils s'amusent parfaitement. Leurs plaisirs me gâtent.

vous plaisions - nous là? Je dis le Spitzberg nous plairait. Il
vous paraît peut-être agréable - nous, l'un à l'autre dans le Spitzberg?
Ceci ne fait pas question. Je me suis quelquefois procuré avec
vous en Libérie. Mais vous le trouvez trop inconfortable,
plus inconfortable que la maison de Pozzo.

Vous me ferez la tournure et la manière de Lord
Castlereagh de Lord Jocelyn, et je vous en remercie. Mais
quoique, vous les avez trouvés très agréables n'est-ce pas, &
vous avez d'ailleurs avec eux très volontiers, bon ou mauvais
principes. Je vous le pardonne. Mon estime pour les Anglais
en devenant de goût, un goût sérieux mais affectueux.
Obtenez seulement qu'ils ne se donnent pas tant de peine
pour être privés.

Une cession aux Belges sur l'Argonne? car je suppose
qu'ils leur cèdent quelque chose puisque les cinq Puissances
sont d'accord. Je trouve l'adresse des Etats généraux belle.
Cette forme adhésion d'un peuple à son Roi dans une question
bonne pour son compte la peuple se soucie peu, mais qui
est pour le Roi une question d'honneur, ne plaît infiniment.
Il sera toujours à quelque chose d'avoir été grand. Les
Hollandais l'ont été. Depuis longtemps ils sont bien déchus.
Dans tout le 18^{ème} siècle, leur politique a été pitoyable,
sans dessin, sans connaissance, sans dignité, sans autorité; mais
de tous ces tords Jean de Witt se redresse et élève la tête
hors de son tombeau, comme Farinata degli Uberti dans

l'infirmité
j'en ai vu
comme
mieux.

que je
concentre
me occu
mais que
de, ceriti
a failli
laissé m
j'avais
lui rem
donné
tous les
de cides,
Il vivra
moi, ce
ce il
me lais
de m

qui,
dernier

voit-il,

rit? long?

écrit avec

sable,

lord

nier mais,

va, le

un air

Anglais

neup.

peine

suppose

ancus

elle.

question

mais qui

primant.

Les

'chut.

elle,

te; mais

tite

dan,

l'Espe du Dante.

J'ai fini hier mes plantations. Il faut de vouloir s'y intéresser, j'en viens un peu à bout. Je suis pour la beauté, délicate comme les Anglais pour la frivolité. Pourtant, je me tremousse moins. Je me persuade quelque fois que je tiens vraiment à ce que je fais avec cette terre et ces arbres. Mais quand je rencontre quelqu'un qui y tient réellement de sa vie, j'aime me reconnaître de glace et je m'humilie. Avant hier, ma mère m'a querellé parce que j'avais laissé mettre où l'on avait voulu des arbrissiers qu'elle voulait ailleurs. Un est que cela m'est égal a failli m'échapper. Je l'ai retenu à temps. Si Dieu m'avait laissé mon fils, rien ici ne me servirait égal. Sur ce projet j'avais formé, commencé! Je lui discutais avec lui; puis, je lui remettait, absolument, sans réserve. Il faisait faire tout, à son gré. C'est charmant de se décharger, sur son enfant, de tout soin, de toute affaire, de se reposer en le voyant agir, décider, ordonner, vivre en maître et pour son compte comme il vivra quand on n'y sera plus. Mon fils était si libre avec moi, et si tendre! Il s'appartenait bien, toute entier, à lui-même, et il venait sans cesse à moi. Pardon, Pardon; ce que je me laisse aller? vous dire là, je me permets bien d'oser de me le dire à moi-même. Pardon.

g h. 1/4.

Mais, nous avons abusé de l'adieu. Nous approchons du dernier. Adieu pourtant. J'aime mieux l'autre.